

der Grundpfandforderung ausserdem der Betrag von Fr. 30,000.— unter dem Titel der Frauengutsforderung zuzusprechen. Hiedurch wird das Verfahren beschleunigt und vereinfacht, letzteres namentlich dann, wenn die Anfechtung der Errichtung des Namensschuldbriefs über Fr. 30,000.— etwa damit begründet wird, dass die Ehefrau keine Frauengutsforderung in dieser Höhe besessen habe. Lässt dagegen die Konkursverwaltung die Frauengutsforderung im Gegensatz zur Grundpfandforderung zu, so ist im Falle, dass die Ehefrau auf Zulassung der Grundpfandforderung und andere Gläubiger auf Wegweisung der Frauengutsforderung klagen, dieser zweite Streit im Sinne des Kreisschreibens Nr. 10 bis zum Austrag des ersten einzustellen, da bei Gutheissung der Klage der Ehefrau der Streit über den bei Abweisung dieser Klage wieder auflebenden Teil der Frauengutsforderung gegenstandslos würde und bei gleichzeitiger Behandlung beider Prozesse unter Umständen (wenn die Anfechtung der Schuldbrieferrichtung mit Einwendungen gegen den Bestand oder die Höhe der Frauengutsforderung begründet würde) auch die Berechnung des Prozessgewinns Schwierigkeiten bereiten könnte.

b) Nimmt man an, die Ehefrau habe die Frauengutsforderung von Fr. 39,075.90 und die Grundpfandforderung in dem Sinne als konkurrierende Ansprüche angemeldet, dass sie in erster Linie die Grundpfandforderung und nur für den auf diese Weise nicht einbringlichen Teil des Betrages von Fr. 39,075.90 die Frauengutsforderung als solche geltend machen wolle, so hat die Konkursverwaltung bei Abweisung der Grundpfandforderung wie in dem unter lit. a besprochenen Falle sogleich zur ganzen Frauengutsforderung von Fr. 39,075.90 Stellung zu nehmen. Die Entscheidung über diese Forderung, die angemeldet wurde und bei Nichtzulassung der Grundpfandforderung im Kollokationsplan im vollen Umfange aktuell wird, dürfte nur dann verschoben werden, wenn die Voraussetzungen von

Art. 59 Abs. 2 Satz 2 KV verwirklicht wären, was, wie schon dargelegt, nicht zutrifft.

Erstreitet die Ehefrau auf dem Prozesswege die Zulassung der in erster Linie geltend gemachten Grundpfandforderung, so fällt die Kollokationsverfügung über die Frauengutsforderung, abgesehen von der darin enthaltenen Entscheidung über die Zulassung oder Abweisung des Fr. 30,000.— übersteigenden Betrages, ohne weiteres dahin. Über die Einreihung dieses Überschusses und gegebenenfalls des bei der Liegenschaftsverwertung ungedeckt bleibenden Teils der Summe von Fr. 30,000.— in die Rangklassen von Art. 219 Abs. 4 SchKG ist in diesem Falle durch nachträgliche Kollokationsverfügung zu entscheiden.

Was unter lit. a am Ende darüber gesagt wurde, wie sich bei gleichzeitiger Verfügung über Grundpfand- und Frauengutsforderung das Prozessverfahren gestaltet, gilt entsprechend auch hier.

Demnach erkennt die Schuldbetr.- u. Konkurskammer :

Der Rekurs wird im Sinne der Erwägungen abgewiesen.

10. Arrêt du 19 janvier 1953 dans la cause **Hoirie Petit**.

Séquestre. Convention franco-suisse du 15 juin 1869, Acte additionnel du 4 octobre 1935, OTF du 29 juin 1936.

Le créancier français qui a fait séquestrer en Suisse des biens d'un compatriote domicilié en France est soumis aux dispositions de l'art. 1^{er} de l'ordonnance du 29 juin 1936 à l'égal du créancier suisse lorsque le séquestre a été ordonné et exécuté pour une créance au sujet de laquelle le procès sur le fond doit être porté devant le juge naturel du défendeur en France.

Arrestnahme. Gerichtsstandsvertrag Schweiz /Frankreich vom 15. Juni 1896, Zusatzakte vom 4. Oktober 1935, Verordnung des BG vom 29. Juni 1936.

Hat ein französischer Gläubiger in der Schweiz Vermögen eines in Frankreich wohnenden Franzosen arrestieren lassen, so untersteht er den Bestimmungen des Art. 1 der Verordnung vom 29. Juni 1936 gleich einem schweizerischen Gläubiger, falls der

Arrest für eine Forderung bewilligt und vollzogen wurde, hinsichtlich deren der Hauptprozess vor dem natürlichen Richter des Beklagten in Frankreich anzuheben ist.

Sequestro. Convenzione franco-svizzera 15 giugno 1869, Atto addizionale 4 ottobre 1935, OTF 29 giugno 1936.

Il creditore francese, che ha fatto sequestrare in Svizzera dei beni d'un connazionale domiciliato in Francia, soggiace alle disposizioni dell'art. 1 dell'ordinanza 29 giugno 1936, così come il creditore svizzero quando il sequestro è stato ordinato ed eseguito a dipendenza d'un credito pel quale l'azione di merito dev'essere promossa avanti il giudice naturale del convenuto in Francia.

A. — Les hoirs Petit, tous domiciliés à Paris, sont les héritiers d'Emile Petit, de nationalité française et décédé en France. Le 19 avril 1952, ils ont obtenu le séquestre de « tous comptes, sommes d'argent, titres, créances ou autres biens... se trouvant en mains de trois banques de Genève, au nom, pour le compte, en faveur de ou revenant directement ou indirectement à M^{me} Yvonne Tapon », domiciliée à Paris. Sous la rubrique titre ou cause de l'obligation, l'ordonnance de séquestre indiquait : « Restitution de donations faites à la débitrice par feu Emile Tapon et nulles en droit français pour cause d'immoralité ». Le séquestre a été exécuté le 1^{er} mai 1952. Il fut porté à la connaissance de dame Tapon le 11 juin 1952.

Le 4 juin 1952, le conseil de l'hoirie Petit a informé l'Office des poursuites que le séquestre « avait été validé par l'introduction d'une action en France, au for naturel de la débitrice, en application de l'art. 5 de la convention franco-suisse de 1869 » et qu'en outre « à titre de précaution et pour le cas où le caractère successoral de l'action française et par voie de conséquence l'application de la convention franco-suisse seraient contestés », il avait déposé la veille une réquisition de poursuite contre dame Tapon.

Le 24 juin 1952, l'hoirie Petit a fait notifier deux commandements de payer, l'un à « Dame Yvonne Tapon..., éventuellement représentée quant aux biens non réservés par son mari, S^r Maurice Tapon, même adresse, prise en sa qualité de débitrice » ; l'autre à « Sieur Tapon... pris

en sa qualité de représentant légal de son épouse, Madame Yvonne Tapon ». Ces commandements de payer n'ayant pas été frappés d'opposition, l'hoirie Petit a requis, le 4 août 1952, la continuation de la poursuite. Le 18 septembre 1952, le préposé a rejeté cette réquisition par le motif que l'action que la requérante avait dit avoir intentée en France était encore pendante.

Par plainte du 25 septembre, l'hoirie Petit a demandé à l'autorité de surveillance d'annuler cette décision et d'inviter l'Office à donner suite à sa réquisition.

Par décision du 8 octobre 1952, l'Autorité de surveillance a rejeté la plainte.

B. — L'hoirie Petit a recouru à la Chambre des poursuites et des faillites du Tribunal fédéral en reprenant ses conclusions.

Invités à se déterminer sur le recours, les époux Tapon n'ont pas répondu.

Considérant en droit :

La débitrice n'a pas contesté la validité du séquestre, ce qu'elle n'aurait pu faire du reste que par la voie du recours de droit public. La seule question qui se pose actuellement est par conséquent celle de savoir si la recourante était en droit de se prévaloir de ce que la débitrice n'avait pas fait opposition au commandement de payer pour requérir la continuation de la poursuite ou si au contraire la seule manière pour elle d'assurer les droits découlant du séquestre n'était pas celle que prévoit l'art. 1^{er} de l'ordonnance du Tribunal fédéral du 29 juin 1936 concernant l'acte additionnel à la Convention franco-suisse du 15 juin 1869. Comme cette ordonnance a été édictée en application de l'arrêté fédéral du 25 avril 1936 approuvant l'acte additionnel, on pourrait être tenté à première vue de dire qu'elle doit être interprétée dans le cadre de la Convention, ce qui conduirait à en exclure l'application en l'espèce, puisque les parties sont les deux de nationalité française. Mais cette interprétation serait évidemment

contraire au but que se proposait l'Assemblée fédérale quand elle a conféré au Tribunal fédéral le pouvoir de déroger aux dispositions de l'art. 278 LP en matière de séquestre exécutés au préjudice de débiteurs français domiciliés en France. Il s'agissait en effet, tout en autorisant le séquestre en Suisse des biens d'un débiteur français domicilié en France, de sauvegarder néanmoins le principe de la garantie du juge naturel pour le procès au fond, et il serait anormal que, tandis que le créancier suisse se trouve dans l'obligation d'aller actionner son débiteur en France, le créancier français se vît, dans les mêmes conditions, dispensé de cette obligation et pût continuer sa poursuite en vertu d'un commandement de payer non frappé d'opposition. On doit admettre par conséquent que le créancier français qui a fait séquestrer en Suisse des biens d'un compatriote domicilié en France est soumis aux dispositions de l'art. 1^{er} de l'ordonnance du 29 juin 1936 à l'égal d'un créancier suisse lorsque, selon les termes mêmes de cet article, le séquestre a été ordonné et exécuté pour une créance au sujet de laquelle le procès sur le fond doit être porté devant le juge du défendeur en France. Or, en l'espèce, qu'il s'agisse ou non d'une créance successorale, il est incontestable en tout cas que la contestation ressortit bien au juge naturel de la débitrice en France.

La Chambre des poursuites et des faillites prononce :

Le recours est rejeté.

III. URTEILE DER ZIVILABTEILUNGEN

ARRÊTS DES COURS CIVILES

11. Auszug aus dem Urteil der II. Zivilabteilung vom 27. Februar 1953 i.S. Rüttschi gegen Tuor.

Zeitpunkt der Konkursöffnung.

Ist einem vom Schuldner gegen das Konkurserkennnis eingelegten Rechtsmittel *aufschiebende Wirkung* erteilt, so wird auch der Eintritt der Wirkungen des Konkurses auf das Vermögen des Schuldners (namentlich der Dispositionsunfähigkeit gemäss Art. 204 SchKG) und auf die Rechte der Gläubiger *gehemmt* (Art. 36, 170, 174, 189, 197 ff., 204, 208 ff. SchKG).

Moment auquel la faillite est ouverte.

Lorsqu'un *effet suspensif* est attribué à une voie de droit utilisée contre un jugement de faillite, cette décision *suspend* également les effets de la faillite sur le patrimoine du débiteur (notamment en ce qui concerne l'incapacité de disposer selon l'art. 204 LP) et sur les droits des créanciers (art. 36, 170, 174, 189, 197 et suiv., 204, 208 et suiv. LP).

Momento in cui è aperto il fallimento.

Se ad un gravame diretto contro il decreto di apertura del fallimento è attribuito *effetto sospensivo*, sono ugualmente *sospesi* gli effetti del fallimento sul patrimonio del debitore (segnatamente per quanto concerne l'incapacità di disporre a norma dell'art. 204 LEF) e sui diritti dei creditori (art. 36, 170, 174, 189, 197 sgg., 204, 208 sgg. LEF).

Gegenüber dem auf Grund von Wechselbetreibungen am 5. August 1949 ergangenen Konkurserkennnis stellte die Gemeinschuldnerin ein Revisionsgesuch im Sinne von § 351 ff. der zürcherischen ZPO; der Konkursrichter erteilte ihm aufschiebende Wirkung und wies es am 16. September 1949 ab. Die Gemeinschuldnerin zog diesen Entscheid ohne Erfolg an das Obergericht und das Kassationsgericht weiter. Die Publikation des Konkurses erfolgte am 12. Dezember 1949.

Im Kollokationsverfahren klagte der Konkursgläubiger Rüttschi gegen A. Tuor auf Wegweisung einiger in V. Klasse kollozierter Forderungen desselben aus Wechseln, deren